

Abstract: Parmenides, as opposed to his followers, considers being finite to involve a double consequence: complete knowledge of being and indication to something else. Being is everything, therefore whatever "is" is thought and understood. Furthermore, by definition, understanding is an action of logic: if this was not so, evidence would be immediate (and philosophy would not be necessary). However, any action occurs only thanks to something else with no resemblance to an "empty space" where action can take place: it is rather the nothingness that consists of infinite negations of what merely remains as logic, resolute, limited single entity, i.e. being.

Keywords: Parmenides, Being, Infinite, Knowledge, Nothingness.

NOTE SUR L'ALEXANDRA DE LYCOPHRON (61-63)

Marc Vandersmissen

L'unique œuvre parvenue jusqu'à nous de Lycophron de Chalcis, *Alexandra*, est encore aujourd'hui mal comprise. Elle reste donc un sujet d'étude très riche pour elle-même mais elle apporte également nombre d'éléments pertinents à l'analyse du traitement littéraire de héros mythologiques du fonds légendaire grec chez un poète alexandrin¹. Ainsi, bien qu'une brève allusion se dissimule probablement chez Eschyle (*Agam.* 1156)², l'*opinio communis* considère que les vers 57-68 rapportent la première version conservée de l'histoire d'Œnone³:

τὰ πάντα πρὸς φῶς ἢ βαρύζηλος δάμαρ
στείλασα κοῦρον τὸν κατήγορον χθονὸς
ἄξει, πατρὸς μομφῆσιν ἠγριωμένη,
λέκτρων θ' ἕκατι τῶν τ' ἐπεισάκτων γάμων.
Αὐτὴ δὲ φαρμακουργός, οὐκ ἰάσιμον
ἔλκος δρακοῦσα τοῦ ξυνευνέτου λυγρόν,
Γιγαντοραίστοις ἄρδισιν τετρωμένου
πρὸς ἀνθοπλίτου, ξυνὸν ὀγχήσει μόρον,
πύργων ἀπ' ἄκρων πρὸς νεόδητον νέκυν
ροιζηδὸν ἐκβράσασα κύμβαχον δέμας·
πόθῳ δὲ τοῦ θανόντος ἠγκιστρωμένη
ψυχὴν περισπαίροντι φύσῃσει νεκρῷ (Lyc. *Alex.* 57-68).

«Tous ces malheurs, l'épouse terriblement jalouse les mettra au jour, une fois dépêché vers les Grecs son fils, afin qu'il leur livre sa patrie, car les reproches du père de ce dernier l'ont rendue furieuse, ainsi que ses infidélités avec une étrangère. Elle-même savante dans l'art de guérir, à la vue de la plaie terrible, incurable, de son amant meurtri par les traits ennemis qui frappèrent les géants, elle connaîtra le même sort, en se jetant du haut des tours, avec violence, la tête la première, sur le corps de son amant finissant d'expirer; et, happée par le désir que lui inspire encore la mort, elle exhalera son âme sur le cadavre palpitant»⁴.

¹ Comme en témoignent les actes d'un récent colloque: C. Cusset - É. Prioux (éds), *Lycophron. Éclats d'obscurité*. Actes du colloque international de Lyon et Saint-Étienne (18-20 janvier 2007), Saint-Étienne 2009.

² Je mets en lumière cette allusion dans une note de lecture à paraître.

³ Citons les versions les plus connues: Parth. *ep.* 4 et 34; Conon *narr.* 23; Ov. *Hér.* v; Ps.-Apollod. *bibl.* III 12, 6; Q.S. *Suite d'Homère* x.

⁴ Lycophron, *Cassandra*, texte traduit, annoté et commenté par P. Hummel, Chambéry 2006.

Bien que, dans l'extrait, l'héroïne ne soit pas nommément citée, les spécialistes s'accordent pour l'identifier à Œnone. Selon les versions postérieures, celle-ci est la première épouse de Pâris avant qu'il ne parte pour la Grèce et qu'il ne ravisse Hélène. Grâce à son don de guérison, elle est la seule à pouvoir le soigner. Toutefois, elle ne le fera pas, entraînant sa propre mort avec celle de son amant.

Dans l'*Alexandra*, Lycophron qualifie l'héroïne de ἡ βαρύζηλος δάμαρ, en ayant recours à un adjectif très rare dans la littérature grecque⁵ pour préciser le nom, «épouse», auquel il se rapporte. C'est sans doute cette jalousie qui mène Œnone à envoyer son fils livrer sa patrie pour venger son amour trahi⁶. Elle est ensuite décrite par un autre terme peu fréquent: φαρμακουργός, «experte en remède, en drogue». Ce dernier devait par ailleurs posséder une connotation magique ou surnaturelle et dépasser la simple expertise dans le domaine des remèdes. En effet, dans les *Scholies à Lycophron*⁷, φαρμακουργός est aussi utilisé pour décrire Médée, magicienne de renom mais aussi meurtrière passionnelle.

La suite du passage – οὐκ ἰάσιμον ἔλκος δρακοῦσα τοῦ ξυνευνέτου λυγρόν – est généralement analysée comme un participe aoriste (δρακοῦσα: voir de ses yeux) se rapportant au sujet (Œnone) avec un complément direct à l'accusatif neutre (ἔλκος: la blessure, la plaie) précisé par deux adjectifs (οὐκ ἰάσιμον et λυγρόν) et par un complément du nom au masculin (τοῦ ξυνευνέτου). Il semble donc que τὸ ἔλκος désigne la blessure inguérissable de Pâris provoquée par les flèches mortelles de Philoctète lors de combats pour la ville de Troie.

Cette interprétation apparaît sémantiquement et grammaticalement comme la plus évidente et c'est pourquoi, de nombreux spécialistes l'ont privilégiée dans leur traduction. F.D. Dehèque⁸ propose: «à la vue de la plaie affreuse, incurable, de son amant blessé par les flèches qui avaient tué les géants». P. Hummel⁹ traduit par: «à la vue de la plaie terrible, incurable, de son amant meurtri par les traits ennemis qui frappèrent les géants». A. Hurst¹⁰ préfère: «elle verra la blessure inguérissable, sinistre, du compagnon de sa couche percé des dards meurtriers des Géants». En anglais, A.W. Mair¹¹ suggère: «seeing the baleful wound incurable of her husband wounded by the giant-slaying arrows of his adversary». C. von Holzinger¹² donne la version allemande suivante: «doch bis die Heilfrau jene Schreckenswunde sieht des Mannes, den aus seines Gegners Hand der Pfeil, der einst Giganten niederwarf, unheilbar traf». E. Ciaceri¹³ écrit en italien: «Ma essa stessa, dotta nell'arte medica,

⁵ On le retrouve ainsi dans la littérature grecque tardive. Citons par exemple: Nonn. *Dion.* VIII 104.

⁶ Seul Lycophron présente cette variante de l'histoire.

⁷ Tz. *Ad Lyc. scholion* 885.

⁸ F.D. Dehèque, *La Cassandre de Lycophron, éditée, traduite et commentée*, Paris 1853.

⁹ Cfr. P. Hummel, *Lycophron, Cassandre*, cit.

¹⁰ Lycophron, *Alexandra*, texte établi, traduit et annoté par A. Hurst en collaboration avec A. Kolde, Paris 2008.

¹¹ Callimachus, *Hymns and Epigrams*, Lycophron, Aratus, with an English Translation by A.W. Mair, Harvard 1955.

¹² Lycophron, *Alexandra*, griechisch und deutsch mit erklärenden Anmerkungen von C. von Holzinger, Leipzig 1895.

¹³ E. Ciaceri, *La Alessandra di Licofrone*, testo, traduzione e commento, Catania 1901.

vista la incurabile e spaventevole ferita del marito, colpito dall'avversario col dardo domatore di Giganti».

Lycophron présente ainsi au lecteur une héroïne qui a des talents dans l'art médical et qui, confrontée à la blessure incurable de son époux, ne peut pas – ou ne veut pas – soigner l'homme qu'elle aime. À ce moment précis de l'histoire, l'auteur ne nous donne pas d'indications ni sur la démarche intérieure d'Œnone ni sur sa réaction face à la blessure d'Alexandre. Il se limite à la description de l'état de santé critique de Pâris, élément majeur dans le déroulement de l'histoire. Cette absence de détail sur les émotions de la protagoniste s'oppose légèrement aux premières lignes (v. 57-60) de l'épisode où le poète relate que, jalouse (βαρύζηλος) et en colère (ήγριωμένη) contre son époux, elle envoya son fils livrer sa propre cité.

C'est sans doute la raison pour laquelle trois traducteurs s'efforcent de conserver l'ordre des mots grecs. Cédric Chauvin et Christophe Cusset¹⁴ ont opté pour: «Elle-même faiseuse de drogues, observant, / Inguérissable, la plaie funeste de son compagnon / Blessé par les dards broyeurs de géants...» tandis que Gérard Lambin¹⁵ note: «Elle-même, qui préparait des drogues, inguérissable / Voyant la plaie funeste de l'époux / Blessé par la pointe destructrice de Géants...». Cette interprétation du texte grec permet d'éclairer les sentiments de l'épouse de Pâris à jamais meurtrie par les infidélités de ce dernier, mais se justifie difficilement selon la grammaire grecque.

Cependant, une analyse plus approfondie des vers 61-62 permet de mettre au jour une seconde interprétation¹⁶ du texte grammaticalement correcte, beaucoup plus riche au niveau du sens et révélatrice du talent littéraire de Lycophron. En effet, le participe aoriste (δρακοῦσα) se rapporte toujours à l'héroïne mais ne signifie plus l'action concrète de «voir» mais bien la perception intellectuelle, «contempler». Son complément direct (ἔλκος) passe lui aussi de la sphère concrète à la sphère abstraite en désignant, dans ce contexte, une plaie amoureuse comme dans les *Idylles* de Théocrite:

αὐτὸς ἐπ' αἰόνοιο κατετάκετο φυκιοέσσα
ἐξ αὐτοῦ, ἔχθιστον ἔχων ὑποκάριον ἔλκος,
Κύπριδος ἐκ μεγάλας τό οἱ ἦπατι πᾶξε βέλεμνον (Théoc. *id.* XI 15-17).

«Lui, à chanter pour Galatée, se consumait sur place sur le rivage couvert d'algues, dès l'aurore, portant au fond du cœur une cruelle blessure que la grande Cypris lui avait faite en lui plongeant un trait dans les entrailles»¹⁷.

Cette blessure est toujours précisée par l'adjectif nié οὐκ ἰάσιμον mais au lieu de se rapporter à Pâris, elle concerne ici son époux. Le deuxième adjectif, λυγρός,

¹⁴ Lycophron, *Alexandra*, texte établi, traduit, présenté et annoté par C. Chauvin et C. Cusset, Paris 2008.

¹⁵ G. Lambin, *L'Alexandra de Lycophron*, étude et traduction, Rennes 2005.

¹⁶ Les doubles analyses sont fréquentes dans un langage oraculaire comme celui prononcé ici par Cassandre.

¹⁷ Théocrite, *Bucoliques grecs*, vol. I, texte établi et traduit par Ph.-E. Legrand, Paris 1972.

«funeste», «terrible», «triste» au sens passif, possède également un sens actif «mauvais», «malfaisant». Traduit par «une cruelle blessure», τὸ ἔλκος λυγρόν peut, par conséquent, faire aussi référence à celle subie par Œnone. Mais on pourrait même supposer que λυγρόν est ici un adjectif utilisé avec un sens adverbial et qui porte sur le verbe δρακοῦσα. En effet, δέρκομαι se rencontre régulièrement avec un adjectif au neutre pour préciser le type de regard porté¹⁸. Finalement, il est important de noter que le complément du nom (τοῦ ξυνευνέτου) n'est plus un génitif objectif mais bien un génitif subjectif. Une traduction de l'extrait serait dès lors: «contemplant avec malfaisance la blessure inguérissable causée par son époux». Ne pourrait-on pas même considérer que Lycophron donne, dans ce contexte, une valeur causale au participe¹⁹? Le sens du texte devient alors plus clair et plus proche des autres versions du mythe: «Elle-même, experte en drogues, parce qu'elle contemple avec malfaisance la blessure inguérissable causée par son époux meurtri [...] endurera la même sort...».

Contrairement à la première analyse où Lycophron semblait se limiter à citer l'épisode de la blessure de Pâris, cette deuxième interprétation permet au lecteur de comprendre la psychologie du personnage d'Œnone et pourquoi elle rejettera, dans un premier temps, l'appel à l'aide de Pâris. Bien que la scène du refus soit absente de l'*Alexandra*, le poète présente bien ici le nœud même du mythe d'Œnone²⁰: son ressentiment envers son époux, cause de leur perte à tous les deux.

En conclusion, il n'est pas question de nier ou de préférer l'une ou l'autre analyse de l'extrait mais bien de mettre en évidence une double interprétation du texte restée jusqu'ici inaperçue. Il paraît probable que Lycophron ait ici joué, avec talent, sur une ambiguïté de la langue grecque (génitif objectif et subjectif) non seulement pour conserver le caractère oraculaire de son œuvre mais aussi et surtout afin de présenter, à la fois, les deux éléments majeurs du mythe: la blessure incurable de Pâris et celle d'Œnone.

Abstract: The work of Lycophron, *Alexandra*, is still in part misunderstood by specialists and remains a wide subject of study. This short note aims to bring a new interpretation of the verses 61-63 by a precise philological analysis of the Greek text. It shows how Lycophron introduces the two main elements of a myth (Paris and Oenone) in the same extract with an ambiguity of Greek language. So, this note tries modestly to improve our understanding of such a complicated work.

Keywords: Classical philology, Greek literature, Mythology, Oenone and Paris.

¹⁸ Avec δείνων: *Il.* III 342; *Hés. Sc.* 160; *Eschl. Eum.* 34. Avec ὀξύτατον: *Il.* XVII 675.

¹⁹ Sur les participes qui expriment une cause voir G. Simonson, *A Greek Grammar Syntax*, London 1911, p. 293.

²⁰ Cet élément majeur est bien présent et mis en évidence dans les versions postérieures du mythe: *Parth.* (ep. 4, 6), *Conon (narr.* 23, 15) et le *Ps.-Apollod.* (*bibl.* III 12, 6).

ECHI DEL VERSO 22 DEI CAPTIVI DI PLAUTO IN GIROLAMO?

Marianna Calabretta

Nel prologo dei *Captivi* il personaggio *Prologus*, dopo aver presentato i personaggi in scena¹ – Tindaro e Filocrate – e l'abitazione del vecchio Egione, comincia a narrare l'antefatto alla vicenda che di lì a poco si svolgerà dinanzi agli occhi degli spettatori. Al v. 22 si lascia andare a una considerazione relativa al destino del genere umano: *enim vero di nos quasi pilas homines habent*². L'espressione è un chiaro esempio di stile "tragicomico": la visione fatalistica, che domina la tragedia greca, viene qui calata nel contesto del tipico monologo del prologo della *palliata*, in cui l'immagine realistica del gioco della palla produce un effetto di abbassamento.

L'immagine degli dèi che giocano a palla era secondo Festo³ originariamente riferibile ai Lari. Infatti, durante i *Compitalia*, festività dedicata agli dèi degli inferi, i Lari appunto, venivano sospese nei crocicchi delle strade palle di lana quanti erano gli schiavi, invece per i liberi si appendevano figure sempre in lana rappresentanti uomini e donne, perché gli dèi li risparmiassero contentandosi soltanto delle loro immagini.

Più generalmente pertanto l'immagine del giocatore a palla veniva appropriatamente usata dal mondo greco e poi da quello latino per indicare "il prendersi gioco

¹ *Plaut. capt.* 1-2.

² *Plaut. capt.* 22. Questo stesso concetto era già stato espresso in *Plato leg.* VII 803c: ἄνθρωπον δέ, ὅπερ εἶπομεν ἐμπροσθεν, θεοῦ τι παίγιον εἶναι, μεμηχανημένον. Sia E. Cocchia nel suo commento a *I Captivi di M. Accio Plauto*, Firenze-Roma 1886, p. 7 sia C. Pascal in *Plauto, I Captivi*, Milano-Palermo 1902, p. 6 rimandano a questo passo di Platone.

³ *Paul. Fest.* p. 239: *Pilae et effigies viriles et muliebres ex lana Compitalibus suspendebantur in compitis, quod hunc diem festum esse deorum inferorum, quos vocant Lares, putarent, quibus tot pilae, quot capita servorum; tot effigies, quot essent liberi, ponebantur, ut vivis parcerent, et essent his pilis simulacris contenti.* In *M. Accii Plauti Comoediae. Interpretatione et notis illustravit Jacobus Operarius Constantiensis presbyter, Domus de charitate B. Mariae provisor, jussu Christianissimi Regis, in usum serenissimi Delphini*, Parisii 1679, a p. 230 il commentatore, dopo aver riportato la testimonianza di Festo, dice: «Unde forsitan Lares pingebantur cum pilâ in manu. Plato dicitabat homines esse Θεῶν ἀθύρματα, *deorum ludus*. Alius appellat παίγνια, *ludus puerorum*. Interrogatus Aesopus, quid agerent dii, respondit eos τὰ μ' οἰκοδομεῖν τάδε καταβάλλειν, *struere et destruere*. In *Les comedies de Plaute, nouvellement traduites en stile libre, naturel & naïf; avec des notes & des reflexions enjouées, agreables & utiles, de critique, d'antiquité, de morale & de politique; par mons. Gueudeville. Enrichi d'estampes en taille-douce à la tete de chaque tome & de chaque comedie. ivi-sées en dix tomes, tome troisieme, qui contient, Les captifs & Le curculion*, Leide 1719, alle pp. 13-14 Gueudeville scrive: «Un Ancien prétendoit que si Dieu avoit produit nôtre Espèce, il avoit fermée, comme un Etre naturellement mechant, puor avoir le barbare plaisir de la tourmenter & de la voir souffrir. On a banni toutes ces impietez-là en reconnoissant un Père Celeste qui fait tout pour le bien de ses Enfans, & qui même leur cause une infinité de maux par un principe de tendresse & de bonté».